L'ABEILLE DE LA NLLE-ORLÉANS.

G. F. WEISSE & Co. rue de Chartres 73. — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 30 MAI 1862. — G. F. WEISSE, N. DUFOUR, S. HARRY, F. LIMET — PROPRIÉTAIRE

Nouvelle-Orléans.
VENDREDI MATIN, 29 MAI.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par F J Spear, à son magasin d'encan—Chemises et marchandises sèches.
Par S. Turpin—Rues de la Louisiane.

EUROPE.

Nous trouvons dans les journaux de la ville l'article suivant du *Scotsman*, d Edinburg, du premier mai :

" Des renseignements particuliers de Paris, coïncidant avec certains signes et certains symptômes, conduisent à la conviction que l'empereur Napoléon III a depuis longtemps le vif désir de faire une tentative d'interposition, et qu'à moins que quelque arrangement ne survienne ou n'apparaisse probable d'ici à quelques semaines, il sera difficile de l'empêcher de faire la tentative. Si quand la saison avancée rendra impraticables les mouvements militaires dans les Etats du Sud, au moins par les troupes du Nord, la position des belligérants est à peu près ce qu'elle était aux derniers avis, ou si, même, la position n'est pas beaucoup plus changée qu'on ne doit rationnellement s'y attendre, les faits seront regardés comme rendant certaine, en l'absence de tout nouvel élément, une autre année de guerre. On croit que l'empereur des Français est maintenant plus que porté non seulement à protester mais encore à agir contre un pareil résultat. Il est plus que probable qu'il proposera d'abord d'agir de concert avec la Grande Bretagne—mais nous pouvons dire, au moins en passant, qu'une telle proposition sera rejetée par notre gouvernement. L'empereur, dans ce cas, se déciderait à agir seul. Peut être commencerait il par une remontrance purement amicale adressée ostensiblement aux deux parties, mais qui en pratique n'aura de sens ou ne sera nécessaire que pour le Nord. Cette remontrance n'a pas, à coup sûr, de chance de produire d'autre effet qu'une expression civile de ressentiment contre une intervention étrangère.

"La conduite à laquelle l'Empereur aurait alors recours, serait à ce qu'on croit celle-ci :—il émettrait quelque chose qui pourrait être interprété comme une menace contre celui des deux partis qui reprendrait les hostilités, et il proposerait alors formellement l'avis que la question soit référée à son tribunal favori "le suffrage universel"—le vote ne devrait pas être pris *en masse*, mais chaque Etat voterait séparément et déclarerait pour lui-même s'il désire la réunion sous un gouvernement fédéral ou central, ou la reconstruction sous deux ou plusieurs gouvernements.

"La visite du ministre français à Washington auprès du gouvernement confédéré à Richmond a-t-elle aucun rapport avec ces intentions, c'est une affaire de pure conjecture ; mais il y a plus qu'une conjecture dans ce qu'on a indiqué comme étant à présent non seulement le désir mais encore le dessein du gouvernement français. La perspective n'est pas encourageante. Bien que la proposition de soumettre la question au suffrage universel soit une proposition dont l'offre par la France n'a rien d'inconvenant et dont l'acceptation par les Etats n'aurait rien de déraisonnable, ce n'est, après tout, qu'une proposition de faire faire de nouveau ce que les Etats Confédérés ont fait au printemps de l'année dernière.

"Ils ont alors, comme ils le feraient maintenant, voté pour sortir de l'Union—et c'est justement le résultat contre lequel le Nord a fait la guerre. En un mot, pour le Nord, accéder à la proposition de la France serait bien certainement, quoique indirectement, concéder la séparation. Il est difficile de conclure que le Nord accordera à la requête ou à la menace de la France ce qu'il a refusé et ce à quoi il a résisté à de si énormes sacrifices; et il est également difficile de voir quelles mesures efficaces la France pourrait prendre si elle éprouvait un refus—ou recevait un défi. Quant à ce pays, il semble qu'il n'a pas d'autre ligne de conduite à tenir que l'inaction et presque le silence. Nous n'avons pas le droit de nous hasarder au-delà d'un conseil amical ; et le fait que nos intérêts dépendent essentiellement d'un prompt arrangement de la lutte américaine, expose au soupçon et à l'aversion tout ce que nous disons même avec le ton le plus amical et sous la forme la plus respectueuse. En parcourant les rapports récents, publics et particuliers, au sujet de la guerre, on se fortifie dans la conclusion que la lutte ne finira pas dans cette campagne, et conséquemment que l'état de choses qu'attend l'empereur des Français se présentera bientôt."

INCENDIE.—Un terrible incendie qui a pris naissance au pont de bois sur l'Hudson, à Troy, Etat de New York, le 14 mai, a détruit sinq à six cents batisses, estimées trois millions de piastres. Les assurances en couvraient la moitié environ. Le feu s'est étendu sur une surface de cinquante acres et a réduit en cendres maintes grandes manufactures, quantité d'églises, d'établissements de charité et de maisons particulières. Mais le plus triste détail de cet épouvantable désastre est la découverte de plusieurs cadavres sous les décombres. On présume que beaucoup de gens, voulant sauver leurs effets, ont été subitement enveloppés par les flammes et ont péri.

Le *Post* de New York rapporte qu'un autre incendie, fort terrible aussi, a causé une grande destruction à Long Island. Les campagnes ont souffert seules de cet incendie qui a duré dix jours et qui a dévoré un espace de 30 milles de long sur 5 milles de large, espace où se trouvaient des fermes, des villages et des forêts. La perte est évaluée à $ 400,000.

THEATRE D'ORLEANS.—Il y aura dimanche prochain au théâtre d'Orléans une représentation extraordinaire au bénéfice de madame Reiter, artiste qui a tenu avec distinction l'emploi des premiers rôles de drame dans la société des artistes réunis. Elle a obtenu le concours d'un assez grand nombre d'artistes de mérite, et elle peut offrir au public un spectacle des plus attrayants. MM. Genilfret et Devisme et Mlle Darcy chanteront une opérette, *Le 66*, qui a déjà obtenu beaucoup de succès. Le programme comprend encore un intermède musical, composé du grand air de Charles VI par madame Delsolarmerie, d'une romance par M. Devisme, de deux chansonnettes par M. Charles, et de solos d'harmonicorde par M. Reiter, puis deux vaudevilles, *La Savonnette impériale* et *Pauvre Jacques* joués par MM. Choi, Dietrich, Gustigny, Mathieu, Deligne jeune, Charles, Lamur, Jules et Emile. Madame Reiter, la bénéficiaire, remplira le rôle d'Anaïs dans le premier de ces vaudevils et celui d'Amélie dans le second.

La maison J. Levois & Co, encoignure Canal et Bourbon, offrira, à partir de lundi prochain, tout son stock de marchandises, à très bas prix. Voir l'annonce.

TABAC ET SUCRE.—M. A. Costa nous prie d'annoncer qu'il a à vendre un grand assortiment de cigares, un gros lot de tabac en feuille de la Floride et de sucre de diverses qualités.

CUIVRE A VENDRE.—M. C. Rouyer annonce qu'il a à vendre 7500 à 3000 livres de cuivre jaune en feuilles. Voir son avis inséré plus loin.

LA VISITE DE M. MERCIER A RICHMOND.—Voici ce que dit le *Courrier des Etats Unis* du 16 mai à ce sujet :

Les correspondances de Washington parlent de l'émoi causé dans les régions officielles, par les projets d'intervention que les nouvelles d'Europe prêtent aux gouvernements de France et d'Angleterre. Cela prouve qu'il suffit de fort peu de chose pour émouvoir le monde officiel et lui faire perdre le don de la réflexion.

Il suffit d'un rapprochement fort simple de faits et de dates pour mettre à néant tout l'échafaudage de suppositions dont on s'alarme si fort.

M. le ministre de France est parti de Washington pour Richmond le 11 avril ; il est revenu le 24. Les nouvelles et les impressions qu'il a rapportées — quelles qu'en soient d'ailleurs l'importance et la nature—n'ont pu être transmises en France que par le steamer du 30 avril au plus tôt. Or, les avis d'Europe qui causent tant de sensation portent précisément cette date.

Que le voyage de M. Mercier ait eu pour but de fournir au gouvernement français les éléments nécessaires pour prendre une détermination, rien de plus plausible. Mais par cela même que l'on considère aujourd'hui ce point comme acquis, ne devient-il pas absurde de supposer que la détermination ait été prise sans attendre les renseignements qui devaient en fournir la base ?

Nous sommes persuadé, quant à nous, que le cabinet des Tuileries n'avait encore rien changé, le 1er mai, au rôle expectant dans lequel il n'est renfermé depuis le commencement de la guerre américaine.

NOUVELLES ETRANGERES.

Les steamers transatlantiques *Hansa et Niagara*, ont apporté quelques nouvelles intéressantes bien qu'elles ne soient pas d'une date aussi récentes que celles venues par le *Great Eastern* :

On porte à 33,000 le nombre des personnes qui ont assisté aux cérémonies d'ouverture de la Grande Exposition de Londres. *Le Times* dit que ces cérémonies ont été les plus grandes, les plus imposantes, et les mieux ordonnées qu'on ait vues en Angleterre depuis longtemps. Tout n'était pas encore fini dans les diverses parties de l'édifice, mais tout était certainement plus avancé qu'à l'ouverture de l'exposition de 1851. Le simple spectacle a été d'autant plus pompeux que l'exposition est par elle même supérieure à la précédente. Le comte Granville, au nom des commissaires, a présenté une adresse au duc de Cambridge, comme le représentant de la Reine et le Duc a fait une réponse appropriée à la circonstance, les deux discours rappelant la mort du Prince Albert. Le Duc de Cambridge a subséquemment proclamé l'ouverture de l'exposition, laquelle s'est faite au bruit d'acclamations enthousiastes, acclamations auxquelles ont succédé les accords d'une musique grandiose.

Le *Morning-Post*, dans un article sur l'ouverture, s'amuse à faire de la morale et déplore le triste spectacle offert par l'industrie américaine en cette occasion.

Le second jour le prix d'admission était une guinée. Le nombre des visiteurs a été de 32,598.

Dans une revue critique de la sculpture à l'exposition le *Times* de Londres dit :

En 1851, l'esclave grec, œuvre d'un artiste américain, eut tous les honneurs de cet art et, dans cette nouvelle occasion, nous croyons encore que les lauriers seront accordés à un autre étudiant américain, M. Storey, qui a envoyé deux nobles groupes de son atelier à Rome. Une figure est celle de Cléopâtre, l'autre est une Sybille. Jusqu'à présent rien dans le nouvel édifice n'a été exposé qui puisse être comparé à ce travail, sous le rapport de l'originalité, de la conception et de l'exécution. Le *Times* dit dans un autre article :

Un autre artiste américain, M. Mozier, a envoyé une ou deux belles figures, bien que très inférieures à celles de son compatriote M. Storey.

Dans une autre partie de ses colonnes, le *Times* se permet les réflexions très sobres, très réservées et très modestes que voici :

Notre gouvernement a retiré graduellement le très petit enjeu qu'il avait mis dans la partie militaire de l'entreprise au Mexique et nous n'avons maintenant que fort peu de chose au-delà d'une simple participation morale dans cette affaire. Nous obtiendrons telles réparations pour le passé et telles garanties pour l'avenir que nous pourrons : c'est tout ce que nous voulons et nous ne demandons rien de plus.

Après ce langage que nous croyons être tout-à-fait en harmonie avec la pensée actuelle du cabinet de St-James, nous nous étonnons que le gouvernement anglais ait pris la peine de signer la convention des trois puissances contre les ports mexicains. Nous nous étonnons surtout qu'il ait envoyé dans les eaux des Caraïbes les escadres les plus formidables qui soient jamais sorties des ports de guerre britanniques. Il ne fallait, certes, pas tant de forces pour mettre à exécution le traité des trois puissances vis-à-vis du Mexique, et quand on a mis ces forces en mouvement on doit s'en rapporter difficilement aux forces d'autrui pour faire ses propres affaires. Si on demandait au *Times* de Londres l'explication de sa réserve, il serait sans doute fort embarrassé pour répondre, car nous doutons qu'il ait eu une idée précise en publiant les lignes que nous venons de transcrire.

AFFAIRES DE FRANCE.—On dit que d'autres renforts de troupes françaises et de matériel de guerre doivent être envoyés à Mexico.

Il est question d'envoyer le maréchal Niel à Rome, avec des pouvoirs diplomatiques et militaires. On dit qu'il sera chargé de concilier, s'il est possible, la protection que la France doit au Saint Père avec les droits de la nation italienne.

Une lettre du Mexique, insérée dans le *Moniteur*, commente sur l'intolérable conduite du gouvernement mexicain et assure que, suivant toute probabilité, les troupes françaises ne tarderont pas à marcher sur la ville de Mexico.

Les Italiens qui résident à Paris croient que la ville de Florence sera bientôt occupée par les troupes piémontaises.

Le *Constitutionnel* assure que le rappel du général de Goyon ne changera pas la politique française à Rome.

La Bourse était ferme et les rentes se vendaient à 71 francs.

AFFAIRES D'ITALIE — Victor Emmanuel est resté à Naples et n'a pas cessé d'être l'objet des prévenances de toute la population. Il doit se rendre à Palerme dans quelques jours.

La conspiration à Milan n'avait rien de sérieux.

Le vice-roi d'Egypte est arrivé à Messine et se rend à Naples.

A Gênes, un vol d'une rare audace a été commis par six coquins armés, en plein jour, de pistolets et de poignards. Ils sont entrés dans une des principales banques de la ville, ont garrotté les officiers et emporté 800,000 livres.

Une commission a été envoyée en Angleterre pour étudier les questions relatives aux vaisseaux cuirassés. Elle ira, au besoin, en France et en Amérique.

La malle d'Australie est arrivée à Suez avec des dates de Melbourne du 26 mars.

Un télégramme de Bombay dit que la récolte du coton est moindre et la qualité moins bonne que l'année dernière.

DERNIERES NOUVELLES.

Liverpool, 4 mai.—Le roi d'Italie, en réponse à une adresse qui lui a été présentée à Naples, a dit que si la sécurité publique n'était pas encore rétablie, c'était parce que Rome est le centre de conspirations ; mais il croit que si les Italiens désirent recouvrer Rome, les Français ne désirent pas moins voir cesser l'occupation.

BULLETIN COMMERCIAL.

Liverpool, 3 au soir.—Le *Bavaria*, de New York, vient d'arriver.

La vente du coton a été aujourd'hui de 5,000 balles ; calme, sans changement.

Londres, 3 au soir.—Consolidés 93 3/4 à 93 7/8.

Havre.—Coton, ventes de la semaine 6,000 balles.

Paris, 3.—La Bourse est ferme en clôture à 71 10.

—Le bruit court que les ambassadeurs japonais auraient traité en France pour qu'on leur fournit des produits métalliques manufacturés, jusqu'à concurrence d'une valeur de 30 millions, en échange contre une valeur semblable en laines, coton et autres matières textiles. Si ce bruit se confirme, non seulement ces commandes apporteront un peu de soulagement à notre industrie, mais feraient espérer qu'elle pourrait trouver un débouché important dans l'empire du Japon.

—M. Mirès, arrivé mardi soir à Paris, a repris possession de son appartement de la rue Neuve des Mathurins. De lendemain, il recevait de nombreux amis venus pour le voir et le féliciter. "Eh bien ! leur disait-il en les embrassant, petit bonhomme vit encore !..." La joie, du reste, déborde sur son visage, et sa santé paraît être aussi bonne que jamais.

—Le voyage de l'empereur dans les provinces de l'Ouest paraît de plus en plus certain, mais celui de Vichy est mis en doute. A l'heure qu'il est, la maison Straume, où l'empereur fait sa résidence, n'a pas encore été louée par l'intendant de la liste civile. On pense que l'empereur fait de préférence à Plombières, dont les eaux lui ont été salutaires.

DEBATS DANS LA PRESSE FRANÇAISE.—Nous lisons dans le *Courrier des Etats Unis* du 15 mai :

La question américaine est devenue, dans les journaux français, l'objet d'une polémique très vive. La discussion, toutefois, ne porte plus, comme il y a quelques mois, sur des points de principe ; elle roule presque exclusivement sur l'issue probable de la guerre. *Les Débats*, la *Presse*, l'*Opinion Nationale*, abondant tout à fait dans le sens des journaux du Nord, représentent la lutte comme à peu près terminée et s'occupent déjà des conditions dans lesquelles l'Union va se trouver reconstituée. Tout au contraire, la *Patrie*, le *Constitutionnel* et le *Pays* considèrent que les défaites éprouvées par le Sud sont loin encore de présager sa soumission, si tant est même que celle-ci doive jamais avoir lieu.

En terminant une réponse aux *Débats*, le *Constitutionnel* délivre en ces termes sa position et celle de ses adversaires :

"....Pour nous, notre préoccupation principale à cette heure est de bien établir la vérité des faits et de tenir en garde le public contre des illusions pleines de dangers. On se bat en Amérique, mais on souffre en Europe ; les champs de bataille américains sont couverts de morts ; mais les champs industriels d'Europe sont couverts de blessés. Et malheureusement si l'on doit se battre longtemps encore au-delà de l'Atlantique, on souffrira longtemps encore en France et en Angleterre.

"Nous avons donc le droit de dire au *Journal des Débats* : Vous égarez l'opinion en la poussant à croire que la lutte entre le Nord et le Sud est presque finie. Nous l'éclairons, nous, en lui disant qu'elle ne l'est pas, qu'elle n'est pas près de l'être, et que, quand bien même les armées du Sud seraient vaincues, le Sud ne serait pas soumis."

UN NAVIRE BLINDÉ IL Y A 300 ANS.—Voici une preuve nouvelle que rien n'est nouveau sous le soleil :

A l'une des dernières séances de l'Institut Archéologique de Londres, le capitaine Windus, de la marine royale, a lu un mémoire sur la remarquable caraque ou galère de guerre équipée par les chevaliers de Saint Jean-de-Jérusalem, et décrite par Boelo, l'historien de l'ordre, laquelle avait été *blindée en plomb* pour la défendre contre les boulets. Ce navire fut construit à Nice, en 1530, et faisait partie de la grande escadre envoyée par l'empereur Charles V contre Tunis, afin de secourir contre Barberousse Muley Hussein détrôné. Le célèbre André Doria commandait l'expédition ; après un siége de quelques jours, Tunis fut enlevée d'assaut. La caraque, nommée *Santa Anna*, dut contribuer beaucoup à la prise de la ville ; elle avait six ponts, une nombreuse et puissante artillerie ; son équipage se composait de 300 hommes.

Il y avait à bord une chapelle spacieuse, une sainte-barbe, une salle de réception et une boulangerie où l'on cuisait quotidiennement, ce qui, dit Boelo, permettait d'avoir sans cesse du pain frais. Mais, ce qu'il y avait de plus singulier dans sa construction, c'était sa cuirasse de plomb fixée par des boulons d'airain, appareil auquel le chroniqueur attribue la sécurité du navire, qui ne fut pas endommagé par les projectiles, quoique souvent engagé dans l'action. Le capitaine Windus, après avoir souligné divers détails de la construction de ce navire, tels que sa quille, dénonçant un grand progrès, observe combien est remarquable ce fait que tandis que les qualités des navires cuirassés et blindés invulnérables font tant de bruit dans les deux hémisphères, tandis qu'on y prône si fort les avantages de fer sur le bois, on découvre qu'un immense navire a existé il y a trois cents ans, lequel était pourvu non seulement du même appareil de protection, qui a été regardé comme une ingénieuse invention des temps modernes, mais aussi d'un appareil aussi résistant contre les projectiles d'alors que les cuirasses de la *Gloire* ou du *Warrior* le sont contre les projectiles d'aujourd'hui. Le capitaine Windus a fait remarquer encore qu'une image de cette grande caraque se voit au milieu des anciennes fresques du palais des Hospitaliers à Rome, et il termine en donnant les résultats de quelques expériences qu'il a faites au sujet de la résistance du plomb en tant que cuirasse à opposer aux coups de fusil.

A QUOI SERT LA STATISTIQUE.—Parmi les documents résultant des opérations du recensement et des recherches statistiques, l'un des plus intéressants est la répartition, dans les divers départements de la France, des infirmités qui atteignent l'espèce humaine.

Les bossus par exemple, sont en très grand nombre dans les départements de Lot-et-Garonne, Vendée, Haute Loire, Cantal, Haute Savoie. Il y en a fort peu dans l'Indre, Seine-et Oise, le Rhône et la Seine. En général, la claudication se rencontre plus fréquemment dans les pays montagneux que dans les plaines.

On compte un nombre considérable de myopes dans les Bouches du Rhône. Les autres départements où il y en a le plus, mais dans une moindre proportion, sont la Dordogne, Loir-et-Cher et l'Aube. Les départements où il y en a le moins sont l'Indre et Loire, les Côtes du Nord, le Cher et le Finistère. La myopie véritable se reconnaît lorsqu'on peut lire à 30 ou 35 centimètres du nez avec des verres concaves du numéro 5 1/2.

Les sourds muets sont relativement très nombreux dans l'Indre et Loire et ensuite dans les Hautes Alpes, les Bouches du Rhône, la Haute Savoie, les Alpes Maritimes, la Lozère et la Marne. Les départements de la Seine, du Var, du Rhône, de la Vendée, de l'Oise, sont ceux où l'on en rencontre le moins. Dans toutes les contrées montagneuses de la France, le nombre des sourds muets est d'un tiers plus élevé que dans les pays plats. Dans les Hautes Alpes on compte un sourd muet sur 419 habitants ; dans le département de la Seine, la moyenne n'est que d'un sur 4,624.

Les plus petits hommes habitent la Corrèze, la Haute Vienne, le Puy de Dôme, la Dordogne, les Côtes du Nord, Indre et Loire, le Finistère, la Charente, l'Allier, le Lot, la Lozère, l'Ardèche, le Tarn, le Cher, les Basses Alpes, l'Ariège, Ile et Vilaine et la Meuse. On trouve les hommes de la plus haute taille dans le Doubs, le Jura, la Côte d'Or, le Nord, la somme, les Ardennes, Seine et Marne et le Bas Rhin. Le minimum de la taille est aujourd'hui de 1 m. 560 mill. pour le soldat français, de 1 m 624 pour le soldat prussien, de 1 m. 639 pour le cavalier anglais et de 1 m. 692 pour le fantassin.

Les départements les moins bien partagés sous le rapport de la taille sont aussi les moins riches et les moins industriels ; l'accroissement de la taille marche avec les progrès de l'industrie et de l'aisance ; au même âge, la taille des individus des classes aisées est plus élevée que celle des classes pauvres.

On perd ses dents beaucoup plus promptement dans la Dordogne que partout ailleurs ; puis après dans l'Eure ; ensuite dans la Seine-Inférieure, l'Oise, Seine-et-Oise, Maine et Loire et Loire-Inférieure. L'embouchure des fleuves, le grand nombre des étangs et des marécages paraissent expliquer ces faits. On conserve bien ses dents dans presque tous les départements de l'ancienne Bretagne, privilége d'autant plus remarquable, que tous les départements voisins sont très mal partagés sous ce rapport.

Les goîtres se rencontrent presque à chaque pas dans les Hautes-Alpes ; il y en a beaucoup, mais moitié moins, dans les Hautes-Pyrénées, l'Isère, le Rhône, l'Ariège et les Basses Alpes. On ne connaît pas le goître dans le Finistère et le Morbihan. Il est à peu près introuvable dans l'Ile et Vilaine, les Côtes du Nord et les Deux-Sèvres, Loir-et-Cher et la Mayenne. Le goître n'est pas produit par une cause unique. On le rencontre dans les pays les plus dissemblables par le climat, la température, l'alimentation et la qualité des eaux.

Nombreux dans la Nièvre, le Nord, le Cantal, la Lozère et la Haute-Loire, les scrofuleux sont très peu communs dans le Pas-de-Calais. Ils le sont plus, mais moins encore que dans le reste de la France, dans la Corse, les Pyrénées Orientales, la Gironde et le Var. Le vice scrofuleux domine dans les pays manufacturiers, dans les contrées basses et humides, et dans celles dont une partie du sol est couverte d'eaux stagnantes ; dans les vallées closes des pays montagneux ; dans les montagnes à température incertaine, à vents violents.

Les plus faibles poitrines sont dans le Nord et le Pas-de-Calais. On se plaint rarement de la phthisie dans le Morbihan, la Mayenne, le Finistère, le Jura, la Haute Saône et les Vosges.

Les hernies sont fréquentes dans la Vendée, un peu moins dans le Nord, le Gers, la Charente-Inférieure et l'Eure ; très rares dans la Meuse, peu connues dans l'Ile et Vilaine, le Morbihan, les Côtes du Nord, le Finistère, l'Ardèche, l'Aveyron, la Creuse et la Manche. Vingt six des départements les plus mal partagés quant aux hernies se trouvent avantageusement classés sous le rapport de la taille. Les hernies sont surtout fréquentes dans les pays de plaine et dans les pays industriels.

Le département des Pyrénées Orientales est celui où il y a le plus d'épileptiques. Viennent ensuite la Meuse, la Corrèze, l'Aube, la Lozère, la Seine-Inférieure. C'est un mal à peine connu dans le Puy de Dôme et rare dans la Manche, la Haute Vienne et le Loiret.

La faiblesse de constitution est surtout remarquée dans l'Allier ; elle l'est à un degré un peu inférieur dans la Sarthe, le Nord et la Charente Inférieure. Elle n'est qu'un fait très exceptionnel dans le Morbihan, l'Indre et la Corse.

On compte aujourd'hui dans nos 89 départements 21,676 sourds-muets, dont 12,525 hommes et 9,251 femmes. Il existe pour leur éducation 47 établissements, dont deux sont administrés par l'Etat et portent le titre de maisons impériales.

Les aveugles sont plus nombreux que les sourds-muets. Le nombre constaté par le dernier recensement est de 30,214, dont 16,469 hommes et 13,745 femmes. La moyenne générale pour toute la France est de un sur 1,200 habitants. Parmi les maisons d'éducation destinées aux jeunes aveugles, l'institution impériale de Paris, fondée en 1784, tient naturellement le premier rang.

En Angleterre et dans le pays de Galles, on compte 22,000 personnes atteintes de cécité, ce qui, par rapport au chiffre de la population, donne une moyenne de un aveugle sur 979 habitants. Dans les îles du détroit et dans l'île de Man, il y a un aveugle sur 830 habitants. Ainsi, toute proportion gardée, il y a moins d'aveugles en Angleterre et dans le pays de Galles qu'en Ecosse. En Irlande, la proportion est de un sur 864 habitants.

CHRONIQUE LOCALE.

Poste.—Une malle pour la Havane et les pays étrangers est annoncée au bureau de la poste, nouvelle donnée, comme devant partir par le prochain steamer. Cette malle suivra la ligne de Key West et restera ouverte jusqu'au moment du départ.

Le danger n'est pas passé—A une heure avancée, dans la soirée d'hier, nous fumes informé que la crevasse du Bouliguy était loin d'être fermée et qu'elle donnait encore une masse d'eau considérable. Le chemin à coquille du Bassin était inondé et si un vent violent vient à souffler du lac avant l'achèvement du travail commencé pour arrêter le torrent, nous serons exposés à une inondation presque générale. Il est donc important de hâter le travail et de le continuer sans interruption jusqu'à ce qu'il soit fini et consolidé, alors seulement nous serons protégés contre le flot dévastateur.

Cour prévotale—Daniel McCue, soldat, a été privé d'un mois de paie pour n'être entré et avoir offert de la résistance à son officier.

James Dalton et Thos Tobin, soldats, ont subi la même condamnation pour avoir bu trop de rhum.

Un nommé Aubeline a été condamné à cinquante piastres d'amende pour avoir vendu de la mauvaise liqueur à des soldats des Etats Unis.

Mary Griffin été condamnée à deux mois de workhouse pour avoir poussé des soldats à s'enivrer.

Sarah Alexander accusée d'avoir menacé de tuer des soldats, a été envoyée à la même institution.

Une affaire de bijoux, dans laquelle Chas Armois était accusé, a été mise hors de cour parce qu'elle est trop compliquée.

H. M. Summers et G. W. Holt ont prêté le serment d'allégeance aux Etats Unis.

Départ—Le bateau à vapeur *Empire Pacific* est parti, hier matin, pour Bayou Sarah.

Il y avait à bord autant de fret et de passagers que le bateau pouvait en recevoir.

Le pain—Depuis l'arrêté du général Shepley, plusieurs boulangers ont été arrêtés sous prévention d'avoir livré du pain qui n'avait pas le poids fixé par l'ordonnance.

Le commandant militaire exige qu'on donne—
Vingt huit onces pour vingt cents.
Quatorze onces pour dix cents
Sept onces pour cinq cents.

1ère Cour le District—*Juge Collens*—Les affaires de A. Hymán et de Younes Smithey, accusés de vol, ont été renvoyés à samedi prochain.

F. Kessner, convaincu d'assaut et batterie, a été condamné à 48 heures de prison et aux frais du procès.

L'affaire de Michael Turley, pour vol, et celle de John Fagan ont été remises.

Un nolle prosequi a été prononcé dans l'affaire de Mme Turner, accusée de vol, et cette dame, en conséquence, a été renvoyée.

Auguste Rhodes, poursuivi pour assaut et batterie a été acquitté.

Mary Ann Conway, poursuivie pour vol, a été acquittée.

Le jury n'a pu s'accorder dans l'affaire d'Alfred Louillard traduit devant la cour, pour assaut et batterie

La nouvelle police—Cent postulants environ pour des places de police ont répondu hier à l'appel du marshal French au corps de garde du 2d district, et ont prêté serment. Cent cinquante au moins se sont rendus à la station du 1er district et ont été dument admis. Nous pensons qu'ils entreront en fonction dès aujourd'hui. Nous publierons une liste des officiers reçus aussitôt que nous pourrons nous la procurer.

Affaires de police—Nous ne savons pourquoi, mais il est de fait que les arrestations opérées par la police sont assez rares. Nous n'avons à mentionner pour la journée d'hier que quelques cas d'ivrognerie. Le plus intéressant de ces cas est celui d'un Tenton qui a été arrêté pour avoir débité aux soldats une mauvaise boisson drogue. Il s'est violemment récrié en protestant de son innocence [illegible] qu'il vendait à les habitués de [illegible] espèce de liqueur qu'il avait ven[illegible] Il a expliqué la différence, cependant, en disant que ses nouveaux patrons se permettaient une dose un peu trop forte de son whisky confédéré ; cette explication a paru assez plausible au magistrat de police qui a, en conséquence, ordonné l'élargissement de l'éloquent Tenton.

Rues et gouttières.—Le commissaire des rues était encore hier à presser le travail du nettoyage des rues et des gouttières, avec toute l'énergie et la vigueur des instruments qui se trouvent à sa disposition. Les députés-commissaires et les contracteurs ont répondu pleinement à ses instances et l'œuvre avance rapidement. Nous avons appris que le Troisième District présente déjà un état plus satisfaisant qu'on ne l'avait vu depuis longtemps. Quant à ce qui concerne ce département, le Troisième District, toujours si négligé et souvent systématiquement oublié, n'aura pas du moins à se plaindre de la partialité du régime actuel. Toutes les diverses parties de la ville paraîtront devoir être également surveillées, balayées et nettoyées.

FEUILLETON.

LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE.

PAR CLEMENCE ROBERT.

V. (Suite.)

Après cette lecture, les carbonari demeurèrent quelque temps absorbés dans leurs réflexions.

—C'est étrange ! dit enfin Pommier d'une voix profonde. Cet ordre est précis, cette insurrection est bien arrêtée. Combien cependant une telle déclaration de guerre est opposée à tous les principes de philosophie sociale que nous avons reçus ! Combien de fois ces grands patriotes, ces sublimes penseurs, qui sont les ministres de notre foi, ont proscrit l'intervention à main armée de toute la force de leur parole.

Je crois encore entendre leurs voix, dit Raoul. Ils disaient que la force matérielle n'est plus l'arme de notre temps, que la violence aveugle et égarée ne peut choisir sa voix, et ne fait que pousser dans l'abîme ceux qui s'y sont livrés. Ils nous répétaient sans cesse de rester fidèles à notre devise : "La parole et non le fer."

—Les conspirations sorties du sein du Carbonarisme ont éclaté contre leur volonté, dit encore Pommier, ils en ont déploré l'esprit insensé autant que le résultat funeste, et maintenant cette lettre apporte dans son pli une conspiration nouvelle !

—Mais est-elle bien d'eux ? fit Goubin avec une surprise croissante.

—On ne peut s'y tromper, répondit Bories. Voici le cachet, les armes de la vente suprême ; les signes symboliques dont elle seule possède le secau.

Goubin, difficile à convaincre, tourna longtemps entre ses doigts le papier aux mystérieux emblèmes.

—Oui, dit-il, tout cela est authentique.

—De plus, ajouta Bories, depuis huit jours que ce message est entre mes mains, j'ai envoyé un de nos frères à Saumur pour y reconnaître l'opinion publique. Il a trouvé partout, et particulièrement à l'école royale, la fermentation que fait naître l'approche du prince du général Berton, et son rapport confirme entièrement les assertions qui sont faites ici.

—Il n'y a pas à en douter, dit Raoul, l'arrêt émané de la vente suprême, et il ordonne le combat !

—Et moi, j'obéirai, prononça Bories.

—*Et nous*, ami ! s'écrièrent ses trois frères d'armes.

—Non..... non !..... l'ordre de départ immédiat ne concerne que moi.

—Nous le suivrons..... nous partagerons ton sort, quel qu'il soit.

—Avant de vous livrer le secret de cette lettre, dit Bories, je vous ai fait rappeler vos principes politiques, votre résolution de rester toujours dans la voie d'une mission libérale, afin que vous en prissiez de nouveau l'engagement avec vous-même.

—Tu ne peux partager ces principes, Bories, il n'existent plus pour nous.

—Moi, l'appartenais au *bataillon sacré*, qui doit se lever dans les moments de danger. Vous, vos serments vous lient seulement à la société secrète, dont vous devez nourrir l'esprit et propager les bienfaits.

—Mais l'amitié qui nous lie à toi a aussi ses serments.

—Oh ! je vous en supplie..... au nom du ciel !

—Ecoute, Bories, dit Pommier, ne cherche pas à nous retenir, ce serait un vain. Tout ce que nous venons de dire en faveur de la loi apostolique que nous voulons seule servir, tout cela est vrai ; mais, bien au-dessus des doctrines politiques, l'affection qui nous unit à toi se fera toujours entendre..... Principes, opinions, raisonnements, tout pâlit devant cet intérêt suprême. Si tu dois exposer ta vie dans une entreprise périlleuse, oh ! ne cherche pas à nous éloigner de toi, tu n'y parviendrais jamais !

—Mon Dieu ! dit Bories, vous voir entraînés par moi dans de tels dangers !

—Mais songes-y donc, dit Goubin, tant que nous serons réunis, la force, le courage ne nous manqueront jamais ; ainsi nous n'avons rien à craindre... Les périls, les revers, quand on les souffre ensemble ne paraissent plus rien.... On s'aime, on se soutient, et le malheur s'efface... Ce qu'il y aurait d'affreux, ce serait de rester ici, enfermés, inactifs, et de trembler pour toi ....de te savoir exposé et de ne l'être pas avec toi !

—Ce serait impossible, ajouta Raoulx avec feu. La vie paisible, l'avenir assuré pour nous, et peut être le martyre pour toi ! Oh ! non, non, tu ne peux pas le croire !..... N'as tu pas souvent remarqué, Bories, que nous n'avions à nous tous qu'une même existence ? Quand l'un de nous conçoit une pensée, elle vient aussitôt sur les lèvres de l'autre. Quand tu souffres, quand tu es indigné des actes odieux commis autour de nous, ne vois-tu pas, en même temps, la même pâleur sur notre visage ? Quand l'espoir se réveille en toi, et que tu crois découvrir au loin le salut de la France, ne vois-tu pas le même éclair radieux passer aussi dans nos yeux ? Nous ne formons ensemble qu'un seul être, Bories ; il ne dépend pas de toi de nous faire vivre ou mourir l'un sans l'autre.

Bories n'avait pas la force de répondre ; l'affection de ses amis venait remplir son âme et la faire déborder de tendresse. En même temps les dangers qu'il allait courir lui semblaient terribles lorsqu'il voyait ses compagnons près de les partager avec lui. Il tenait son front brûlant penché dans sa main, et de rapides frémissements passaient sur son visage.

Raoulx reprit :

—Mon Dieu ! crois-tu donc qu'exposer notre vie avec la tienne ce soit un si grand sacrifice ! ..... Nous vivons dans un temps si tristement odieux, que bien souvent le sort de ceux qui mouraient pour le fair nous faisait envie. Il est de ces époques de crise politique où tout bouillonne dans l'être, où on a besoin de vivre aussi vite que le temps marche..... il est insupportable alors d'attendre venir la vieillesse ; et la mort dans la lutte vous sourit.

—Cela est si vrai, dit Pommier, que si je n'avais pas cru être plus utile à notre cause en la servant en secret par les efforts seuls de l'intelligence, j'aurais cent fois mieux aimé pour moi-même m'en remettre au sort des armes, où on joue d'un seul coup la perte et le succès.

—Pour moi, Bories, dit Goubin, je n'ai qu'un regret, c'est qu'ayant toujours demandé et appelé de tout mon cœur la guerre ouverte contre nos odieux despotes, je n'ai eu sacrifice à te faire en ce moment.

—Allons, vous le voulez ! dit enfin Bories d'une voix étouffée.

—Oui, dit Raoulx, nous voulons nous associer aux devoirs que t'impose ton rang dans la société secrète. Comme membre du bataillon sacré, tu dois être jeté au premier danger, tu dois aller en sentinelle perdue porter le signal de la révolte au milieu des hasards ; nous partirons avec toi ; ce moment solennel nous verra réunis.

—Encore un mot, reprit Bories. Songez bien qu'en entrant dans une telle entreprise, ce n'est pas l'espoir qui doit nous guider, mais le seul dévouement. Malgré ces vives sympathies qui nous attendent sans doute, malgré ces nombreux opprimés qui se lèveront peut-être pour combattre avec nous, le parti du despotisme et la servitude est encore le plus fort dans notre triste patrie ; et il est mille fois à craindre que, dès le premier pas, il ne se dresse devant n